

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LES VEILLÉES

DU

# PÈRE BONSENS.

VOL. I.

DE TOUT UN PEU

No. 4

*Les Veillées du Père Bonsens se vendent 3 sous par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN à Déol, Comté de Verchères ou au No. 34, Rue St. Gabriel Montréal, une somme quelconque en argent ou en estampilles, et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaldra à un reçu. Toutes lettres, questions, suggestions, etc. destinées à l'éditeur, devront être adressées comme dessus.*

La raison les offense; ils se mettent en tête que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.  
Si quelqu'un desserre les dents,  
C'est un sot. J'en conviens; mais que faut-il donc faire?  
Parler de loin, ou bien se taire.

Le bon homme LA FONTAINE.

## Troisième Entretien.

*Où mademoiselle Jacqueline reçoit ses voisines et fait encore des suppositions.—Où Monsieur Julien raconte comme quoi il a appris le grec, le latin, la philosophie et la plupart des sciences sans, après tout, faire un avocat ni un médecin ni un notaire.—Où on lui donne bien des conseils, où monsieur Bonsens lit plusieurs lettres qui lui ont été adressées, où il explique pour quoi le parlement n'est plus aussi indépendant sous la constitution actuelle que sous l'ancienne et cætera.*

Jacqueline.—Eh! entrez donc Scholastique et tenez, toi aussi, Monique. T'ens voilà-t-il pas Elisabeth! Il y a plus d'un ciel que je ne vois ai pas vues. Asseyez-vous donc, donnez-moi vos chapeaux et vos manteaux. Comment sont vos enfants? Je ne vois pas le petit Toine, ni sa sœur Justine. Comment vont vos hommes? Peu quoi re sont-ils pas venus avec vous? Ils s'en seraient causés avec Bonsens tandis que nous sommes assises. Ils vont venir vous chercher, je suppose. Avez-vous au moins apporté vos tricoteuses... parceque il n'y a pas de milieu je

vous garde toute la veillée. Et puis j'attends encore d'autres voisins et voisines. Quenoche m'a dit qu'il amènerait marmizelle Module qui est apprentive chez une modeuse de la ville. Elle va nous parler des nouvelles toilettes de cette année à Montréal, et de tout ce qui se passe. Elle est venue passer les fêtes chez son beau-frère.

Monique.—Les fêtes, les fêtes? C'est à croire! C'est dans ce temps-là que les modeuses ont le plus d'ouvrage.

Scholastique.—C'est ce que je me suis dit l'autre jour quand je l'ai vu passer...

Elisabeth.—Moi je vous dis que ce n'est pas pour les fêtes seulement qu'elle est venue. Ça n'est pas naturel...

Jacqueline.—Eh! tenez, vous m'y faites penser! En effet... Où donc pouvais-je avoir les yeux? C'est, ma fine, vrai; voyez-vous ce que c'est que ces cachotieux d'hommes! Et moi qui n'y pensais pas. C'est ce Quenoche qui m'a demandé l'autre soir la permission d'amener cette marmizelle Module. Il y a quelque angle sous poche. Croyez moi si vous me croyez. Ce Quenoche va se laisser ensorceler, c'est moi qui vous le dis...

Elisabeth.—T'as mis le nez dessus. Je mettrais ta tête à couper que tu as deviné juste. Qui aurait dit ça à la voir avec son air de sainte baisse-l'œil. Ce pauvre Quenoche aurait pourtant pu trouver mieux sans aller chercher si loin. C'est un si bon garçon. Et puis il a une bonne terre, et quand son oncle Baptiste mourra il en aura encore une ou deux autres, car il n'a pas d'enfants et, parmi ses neveux, Quenoche a toujours été son chat, ça se comprend, car il faut dire que c'est le coq de la famille.

Monique.—Reste à savoir si ça suffira. Il me semble que si j'étais un homme, je n'aurais pas choisi une modeuse, car

enfin ça doit avoir le goût de la dépense et penser toujours à la toilette. Ça se voit déjà. A la dernière mode, rien que ça. C'est de la pelletterie à n'en plus finir et puis des robes à l'adeparla, un chapeau en crachoir avec un oiseau dessus. Et puis cette nouvelle façon de s'arranger les cheveux! Avez-vous vu ça? C'est une grosse veillotte de crin qu'elles ont attachée par derrière et qui a l'air d'une tête qui court après l'autre. Elles appellent ça une ouate folle. Elles ont bien raison.

*Scholastique.*—Oui et l'autre jour elle est venue à la maison me voir en passant et tout le temps qu'elle est restée elle m'a passé à se regarder dans le miroir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et puis elle se tordait comme une bari pour se voir par derrière.

*Jacqueline.*—Non! cela n'annonce rien de bon. Ma grand-mère avait l'habitude de dire: «Fille qui se mire peu file.» Je crois qu'elle avait bien raison la bonne vieille. Ce pauvre Quenôche; je le plains de tout mon cœur et je crois que je suis tenue en conscience de l'avertir. Chut! le voici justement avec sa demoiselle. Module: Eh! entrez donc mademoiselle; donnez moi votre chapeau et vos mitaines; et votre châle et votre collerette, et votre manteau. Donnez que je mette, tout cela ensemble. Bonsoir Quenôche; arrange-toi là sans façon.

*Mademoiselle.* Module.—Vous êtes bien bonne, mais ne faites pas attention à moi; tenez, je vais me mettre ici dans ce petit coin avec mon ouvrage en laine; je vous suis bien obligée de m'avoir fait inviter car vous savez chez mon beau-frère on ne voit pas grand monde.

*Scholastique.*—Jacqueline venait, justement de nous dire que vous veniez et nous étions si contentes, si contentes. Cette bonne Jacqueline a toujours comme cela de bonnes idées.

*Monique.*—Et moi je suis bien aise que vous soyez venue, parce que je vois que vous avez bon goût dans votre habillement; vous allez me donner un conseil. Comme l'année a été bonne mon mari m'a fait présent d'un chapeau et il veut que je l'achète, moi-même. Quelle couleur pensez-vous que je devrais prendre? Je pensais en avoir un violet. Qu'en dites-vous?

*Module.*—Puisque vous me demandez mon conseil je vous dirai qu'à votre

place je choiserais une autre couleur. Vous êtes brune et le violet fait paraître la peau plus jaune. Un chapeau brun foncé avec garniture de même couleur et quelques nœuds de rouge foncé avec une ou deux fleurs jaunes vous conviendraient mieux. Vous savez qu'il y a maintenant des règles bien connues pour ces choses-là; ainsi le vert clair convient aux teints rosés pâles, le bleu fait ressortir la blancheur des blondes sans éteindre la couleur rosée qu'il ne fait au contraire que relever. Mais, tenez, quand vous voudrez l'acheter, je me ferai un plaisir d'aller avec vous pour vous aider et empêcher qu'on ne vous fasse payer trop cher.

*Monique.*—Vous êtes bien bonne, je ne manquerai pas d'accepter votre offre.

*Elizabéth.*—Et moi qui veux m'acheter une robe et un châle, je profiterai aussi de votre complaisance. Vous êtes bien heureuse de voir tant de belles choses à la ville tandis qu'ici on n'a les modes que quand elles sont déjà passées. Il me prend souvent des envies de faire comme vous et d'aller aussi à Montréal.

*Module.*—Vous auriez bien tort de changer, vous qui pouvez vivre heureuses ici. Ce n'est pas par goût, allez, que j'ai quitté la montagne. Vous savez que, laissée orpheline, je n'avais que mon travail pour me tirer d'affaire et n'être à charge à personne. Ma santé ne me permettait pas celui des champs, il me fallait un métier moins dur, j'ai pris celui de modiste; mais il est bien plus fatigant qu'on ne pense pour l'argent qu'on gagne; et je verrais avec bien du bonheur le moment où je pourrais vivre au milieu de vous. Toutes ces belles choses qui vous font envie à voir vous ennuieraient bientôt si vous en étiez entourées, et puis si vous saviez ce que les belles et riches toilettes des grandes dames coûtent de travail bien légèrement payé à de pauvres jeunes filles qui passent souvent des nuits entières à demi-courbées sur leur couture, pour que la grande dame ne manque pas son bal ou son concert, vous ne nous envieriez pas tant. Et je vous assure que je verrais avec bien du bonheur le jour où je pourrais reprendre le jupon et le mantelet d'indienne, et quitter ces vêtements plus élégants qu'il nous faut souvent porter pour ne pas dépaner le magasin qui nous emploie.

*Jacqueline.*—Tenez, ce que vous dites là, mamzelle, a bien du bon sens; et ça me raccommode avec vos habillements qui m'avaient un peu choquée, moi qui, comme vous voyez, m'en tiens aux anciennes façons. Et quoique ce que vous avez dit des couleurs me semble assez drole, à moi qui croyais que chacun devait seulement suivre son goût sans s'occuper de rien, je vois bien que c'est ce qui fait qu'il y a des personnes qui me paraissent abominables, tandis que d'autres, avec les mêmes choses, ont une belle apparence. Mais tenez, voici mon frère qui arrive avec plusieurs de ses amis; tandis qu'ils vont mettre leurs chevaux à l'étable, nous allons passer dans ma salle de compagnie à moi, et leur laisser la cuisine. C'est tout ce qu'il leur faut à ces hommes. Ça fume, ça crache partout. Et puis leurs boîtes de bœuf toutes grassées tachaient mes catalogues. Et puis, Bonsens va leur faire encore ses sermons d'ordinaire, et ça m'enrage assez! Il n'y a que pour lui à parler. Entrez donc, mamzelle Module, et mettez vous tous contre le poêle. Je vais mettre ce gros capot sur le dossier de votre chaise pour vous garantir de l'air, vous êtes si délicate. Dans ce monde il faut se soigner, on n'a que sa pauvre vie. Ce boingre de Quenoche, je crois qu'il va avoir une fière chance, une bonne petite femme comme vous.

*Module.*—Oh! mademoiselle Jacqueline! que voulez-vous dire?

*Jacqueline.*—Je dis ce que je dis, j'ai des yeux pour voir et je vois ce que je regarde; mais comme on dit, vous n'êtes pas ici à confesse. Tenez, regardez comme il rit ce Quenoche, et vous même, vous n'êtes pas si palotte, allons, allons, il n'y a pas de mal à ça, et quand on se convient et qu'il n'y a pas d'empêchement, on fait bien d'en finir. Quand j'étais jeune, mais je vous conterai cette histoire-là une autre fois, et vous qui me paraissez sensible, vous comprendrez mon chagrin. Allons, je suis folle de penser à cela, je vous ai demandées à venir passer une petite veillée, pour nous amuser et non pas pour vous faire pleurer. Sauvons-nous, voici les hommes qui rentrent; laissons les à leurs pipes et à leur politique.

Pétrus entre avec d'autres voisins et Bonsens qui les a fait passer devant lui.

*Pétrus.*—Je vois, Androche, que tu l'en

trouves bien d'avoir suivi mon conseil. Te voilà avec quatre beaux cochons dans le saloir de plus de trois cents la pièce et tout de cette année, et qui coupent gal (montrant sa main étendue.) Ils l'ont pas coté autant qu'un seul de ton ancienne race que tu mettais deux ans à engraisser. Eh! bien, il en est ainsi pour les vaches et pour les moutons. Fais encore un sacrifice et tu ne t'en repentiras pas.

*Androche.*—C'est bien vrai; mais tu sais que c'est dur pour nous autres d'abandonner ce qu'on a vu faire de tout tems par nos pères et nos grand-pères. Il faut bien de l'argent pour faire ces expériences; et si ça manque, c'est perdu, on fait rire de soi et personne ne nous en donne.

*Jérémie.*—Oui, c'est comme moi. Je me suis tristement fait attrapper par cet homme qui est venu me conter un tas d'histoires. Il m'a fait bouleverser ma terre; m'a fait acheter cinq ou six quarts de poudre d'engrais, et au lieu d'avoir une meilleure récolte, jamais je n'en ai eu de si maigre. On ne m'y reprendra pas de sitôt avec les prétendues améliorations, allez; nos grand-pères savaient bien ce qu'ils faisaient.

*Bonsens.*—Oui, certainement que nos grand-pères savaient bien ce qu'ils faisaient. Mais de leur tems la terre était neuve et donnait de bons produits sans de grands soins, parcequ'elle n'était pas fatiguée. Et puis ils passaient la moitié de leur tems à faire la guerre aux sauvages, puis aux anglais, puis aux Bostonnais; ils n'avaient pas le tems de s'occuper d'améliorer leurs races d'animaux ou leur culture, et puis ils défrichaient des terres qu'ils prenaient en bois debout. Loïn d'être aussi stationnaires qu'on se plaît à le dire, ce sont eux qui, d'une terre sauvage que le roi de France, leur maître, appelait des arpens de neige, ont fait l'un des plus beaux pays du monde. Ils lui ont fait faire de grands progrès. Eh! bien, si nous ne voulons pas périr, il nous faut les imiter véritablement, non pas en conservant les choses comme ils nous les ont laissées, mais en les perfectionnant comme ils l'ont fait eux-mêmes. Voyez-vous, nous sommes entourés de gens qui ne sont jamais contents et ne peuvent rester tranquilles. Il nous faut donc faire comme eux, et tâcher de les suivre si nous ne voulons pas devenir leurs domestiques, leurs sœurs de bois

et leurs charrieurs d'eau. Il y a des gens qui croient que l'éducation fait du mal, et qui voudraient tenir tout le monde dans l'ignorance, croyant que cela le retient dans l'innocence. Ils pourraient avoir raison, quoiqu'il ne le croie pas, mais je ne veux pas discuter cela. Nous sommes comme je vous disais entourés d'anglais, d'écosais, d'américains qui améliorent leur culture, qui instruisent leurs enfants pour en faire des marchands habiles, des ouvriers adroits, des manufacturiers solaires, des agriculteurs expérimentés. Si nous ne les imitons pas, si nous ne perfectionnons pas notre culture, si nous n'établissons pas de manufactures, si nous n'améliorons pas nos races d'animaux afin de pouvoir les montrer au marché à côté des autres, nous deviendrons les irlandais de l'Amérique; nous verrons nos villes, nos terres envahies par des hommes qui ne sont pas plus intelligents que nous, qui ne sont pas aussi forts que nous, mais qui ont cette énergie, cette confiance en eux-mêmes que donne une éducation pratique adaptée aux besoins usuels de la vie.

*Jérémie.*—Tout cela est bel et bon; mais on ne me rattrapera pas à faire des expériences. J'en ai eu assez d'une.

*Bonsens.*—Je ne te dis pas de faire des essais les yeux fermés, ni de croire, les yeux fermés, ce que te dit le premier venu. La sagesse, selon moi, consiste à ne pas être le premier ni le dernier à recevoir une vérité nouvelle. Il y a des gens riches qui font des expériences par goût plus encore que par besoin. Ce sont les véritables bienfaiteurs de leurs semblables. Eh bien! il ne faut pas les regarder comme des fous en secouant la tête, mais étudier ce qu'ils font; cela ne coûte rien. S'ils réussissent, on les imite et les remercie. S'ils ne réussissent pas, eh! bien, on leur doit encore plus de reconnaissance, puis ce outre le désagrément de la perte réelle, ils ont le chagrin du non-succès, et nous ont rendu service dans les deux cas. Quant à toi, Jérémie, tu as peut-être accepté légèrement la marchandise d'un spéculateur; mais je ne suis pas bien sûr qu'il t'ait attrapé, car la terre ne se transforme pas en un an; les remèdes qu'on lui administre mettent plus de temps à opérer sur elle que ceux qu'on nous donne.

*Pétrus.*—Ça se pourrait bien en effet, et toujours, voilà Androche qui est bien

fier de ses cochons. Il ne regrette pas, je suis sûr, les dix piastres qu'il a données pour sa première couple de cochons de lait. Aussi je l'ai tant tourmenté! Mais qui est-ce qui nous arrive là? Eh mordienné! c'est Julien Charlot. Entre donc, mon garçon. Content de te voir; il me semble encore voir ton brave père, ce brave Charlot la roupie. Mais qu'est-ce que je dis? j'oubliais. Comment donc t'appelles-tu maintenant? de ton vieux nouveau nom, monsieur de Paraluie je crois?

*Julien.*—Eh! laissez donc cela, je vous prie, mon bon Pétrus; oublions ces folies-là. J'ai quitté la ville pour venir vous demander à tous des conseils, surtout à ce brave monsieur Bonsens en qui mon père avait tant de confiance, et je vous assure que la ville ne me reverra pas de sitôt, à moins que vous ne me jugiez plus fait pour vivre à la campagne.

*Bonsens.*—Allons, allons, voilà une bonne résolution. Il me semble que la ville est déjà assez encombrée, les professions au moyen desquelles on y vit assez remplies, pour que ceux qui peuvent faire autrement n'aillent pas grossir le nombre de gens qui s'y fourvoient par faux orgueil, par une fausse conception de la vie, et qui croient qu'on est plus riche et plus heureux à la ville, parce qu'on y porte du drap plus fin, du linge plus blanc, parce qu'on habite des maisons plus parées, parce qu'on se lève et se couche plus tard. C'est une grande erreur. Il y a des gens à la ville qui paraissent, et qui en effet sont plus riches qu'à la campagne; mais c'est parce qu'ils sont entourés d'un plus grand nombre de pauvres, ou du moins de gens qui dépendent d'eux pour leur travail, et dont il dépend à leur tour pour leurs revenus. Ainsi, Julien, mon garçon, toi qui peux commencer à la campagne quelque industrie agricole ou autre avec des avantages que bien peu d'hommes possèdent à leur début, j'espère que tu viendras vivre parmi nous; et faire du bien à ceux qui vivront autour de toi, tout en augmentant ton bien être. Quoi que tu sois à l'aise déjà, persuade-toi bien, et je te le dis parce que j'en ai fait l'expérience, que tu ne seras heureux et que tu ne conserveras ce que tu possèdes, que par le travail. Un travail, n'importe de quelle espèce, est le plus sûr remède contre l'indigence ou l'ennui. Mon

grand père, qui n'était pas fou, je vous prie de le croire, disait souvent que le diable ne se laissait tirer la queue que par des mains douces et blanches.

*Jean-Claude.*—Pas bête, le vieux malin ; les autres pourraient bien la lui arracher.

*Bonsens.*—Tu l'as dit. Mais, Julien, mon enfant, conte nous donc un peu ce qui t'a dégoûté de la ville, et ce qui t'a poussé à renoncer à l'étude de quelques unes de ces professions qu'on appelle libérales, mais qui depuis quelques années, ne me le paraissent guère envers le plus grand nombre de ceux qui les adoptent ?

*Julien.*—Oh ! cela serait un peu long et ne vous intéresserait guère. D'ailleurs vous pourriez peut-être penser que je suis plus sot ou plus paresseux que tant d'autres qui persistent, et réussissent à des choses que je n'ai pu endurer.

*Pétras.*—Eh ! non, conte toujours. Pour moi, je n'y connais pas grand'chose ; mais il me semble qu'il doit y avoir déjà plus de notaires, d'avocats, de médecins qu'il n'en faut, si on peut en juger par le nombre de ceux qui n'ont rien à faire. Je crois que nous avons trop de grands colléges, et pas assez d'écoles communes, d'écoles pour ceux qui veulent être ouvriers, agriculteurs, commerçants. Le Parlement devrait bien s'occuper de cela, plutôt que de se quereller sans cesse à qui aura le pouvoir. Je vous demande ce que cela nous fait, à nous autres habitants, que ce soient des rouges ou des bleus qui aient les places, s'ils ne font pas plus pour nous les uns que les autres.

*Bonsens.*—Laisse donc Julien nous dire ce qui lui est arrivé ; peut-être que ça nous dispensera de discuter sur ce sujet là.

*Jérémie.*—J'ai grand'peur que ce ne soit encore une expérience comme celle qu'on m'a fait faire. Parlez-moi de la bonne vieille façon. Les études, c'est bon pour les prêtres, les avocats, les docteurs ou les faiseurs d'almanachs. Il n'est pas besoin de savoir lire pour mener une charrue. C'est des choses pour nous ruiner, et dégoûter nos enfants du travail.

*Bonsens.*—Tu as un peu raison, Jérémie, mais tu as aussi un peu tort. Pour celui qui veut être commerçant, ouvrier ou cultivateur, il n'est pas besoin d'être ce qu'on appelle un savant ; quoiqu'on

ne sache jamais trop ; là, tu as donc un peu raison ; mais quoiqu'il ne faille pas grande éducation pour mener une charrue, un homme qui ne saurait que mener une charrue n'aurait d'ouvrage que cinq ou six jours dans l'année ; il serait donc plus mal placé que celui qui saurait faire autre chose. Un bon cultivateur doit pouvoir lire ce qui se fait ailleurs, afin de changer, d'améliorer sa terre ; là, comme tu vois, tu as un peu tort.

*Pétras.*—Tiens, Jérémie, tu sais que je ne suis pas un savant, que je ne pourrais pas faire un almanach, mais je lis passablement, je prends une gazette et j'en viens voir d'autres chez monsieur Bonsens. J'ai vu il y a quelque temps que les chevaux de travail se vendaient bien à Boston, à Troy et autour de toutes les villes des Etats où les manufactures et le commerce reprennent depuis la fin de la guerre. Je ne vous en ai rien dit à vous autres ; c'était juste, puis que c'est moi qui paie la gazette ; je ne suis pas si fou encore que le père Bonsens qui nous dit pour rien tout ce qu'il sait. Bref, j'ai fait une tournée, tu sais, quand je t'ai acheté ta pouliche que je t'ai bien payée soixante belles piastres ; j'ai acheté cinquante chevaux et je suis allé les vendre aux Etats ; j'ai fait tous mes frais payés, cent cinquante louis de profit clair et met en un mois de tems, tandis que la gazette ne me coûte que deux piastres pour l'année. Si je n'avais pas su lire, je n'aurais pas pris de gazette et je n'aurais pas fait ma spéculation de chevaux. Si tu avais su lire, Jérémie, tu m'aurais peut-être vendu ta pouliche dix piastres de plus. Mais je bavarde et j'empêche notre ami monsieur Julien de nous dire ce qui lui est arrivé.

*Julien.*—Vous vous rappelez que, selon les intentions de mon père, vous m'avez laissé finir mes études au collége. Là j'ai appris le latin, le grec pendant six ans...

*Jérémie.*—C'est beau ça, tu pourras être premier chantre ! mais six ans, c'est bien long !

*François.*—Eh ! laisse donc Julien nous conter tout ça sans l'interrompre.

*Julien.*—Oh ! pendant ce tems, j'ai aussi appris la philosophie.

*Jérémie.*—La philosophie ! Ça ne me surprend plus si tu n'as rien fait de bon. Un philosophe ! Tiens ! le docteur Boudin

qui est venu l'autre jour à la maison pour ma petite dernière, qui faisait ses dents, ma dit que c'étaient les philosophes, qui ont fait tout le mal dans le monde, qu'ils veulent renverser et bouleverser tout le trône et les hôtels. En effet le pauvre Norbert n'a pas pu avoir sa licence et le voilà dans la rue. Je suis bien surpris, que le gouvernement n'empêche pas l'étude de la philosophie.

*Jean-Cloude.* — Tu me comprends pas ces choses-là, t'es comme moi, j'aise donc Julien continuer.

*Julien.* — J'étudiai la philosophie, qui comprend la métaphysique, la logique physique et morale, la logique spéculative et pratique, la cosmologie, la psychologie, et j'effleurai la théologie. J'appris la géographie, l'histoire de tous les peuples anciens, l'astronomie, les mathématiques comprenant l'algèbre, le calcul différentiel, les logarithmes, la géométrie descriptive, la trigonométrie, le calcul infinitésimal, la mécanique, la physique, la chimie, la géologie, la météorologie.

*Francois.* — Ah! mon Dieu, il me semble qu'il faudrait avoir une tête grosse comme un boucault pour mettre tout ça.

*Julien.* — Il est vrai que j'ai étudié tout cela, mais je dois avouer que je n'en sais pas grand chose.

*Jérémie.* — Oui, il me semble que tout ça doit faire dans le cerveau un terrible charivari. Après tout, mieux vaut ne rien savoir du tout.

*Bonsens.* — Allons, Jérémie, te voilà encore dans tes exagérations. Ce que veut dire Julien, c'est qu'il ne possède pas à fond toutes les sciences, il n'y a pas d'hommes au monde dont l'intelligence suffirait à cela; mais ce qu'il a pu apprendre au collège, c'est que ces sciences existent et la manière de s'y prendre pour les étudier; les écoles et les collèges ne doivent guère aller plus loin que nous donner, comme qui dirait, les outils de l'étude et la manière de s'en servir. C'est quand on sort du collège et de l'école que doit commencer la véritable instruction par la lecture de bons livres adaptés à notre position dans le monde.

*Julien.* — Eh bien, monsieur Bonsens, je crois y avoir appris autre chose et cela par ma propre expérience. C'est que malheureusement la plupart de ceux qui ont passé de six à dix ans de leur vie avec les historiens, les savants, les

philosophes de tous les temps et de tous les pays, ne peuvent pas endurer l'idée de retourner chez leur père de vivre sur un pied d'égalité avec leurs frères qui sont demeurés sur la terre paternelle; d'apporter leur intelligence et leur haute éducation à l'exploitation d'une terre, d'un atelier, ou d'une maison de commerce, toutes vocations qui pourtant ne perdraient point de leur respectabilité si des hommes instruits s'y vouaient.

*Bonsens.* — Eh bien, Julien, si tu as appris cela, il me semble que cela vaut tout le prix et tout le temps donnés à tes études. Mais puisque tu savais cela, pourquoi n'es-tu pas revenu tout de suite au milieu de nous.

*Julien.* — Vous savez, monsieur Bonsens, qu'on ne sait bien ce qu'on apprend à ses dépens. En sortant du collège j'ai voulu essayer de diverses professions; mais je me suis vite dégoûté de toutes. D'abord je suis entré chez monsieur Rubrique, le gros notaire. Il a commencé par me faire copier des mains entières d'actes aux quels je comprenais peu de chose, écrits dans un style des plus baroques, et rempli d'etceteras qui auraient pu dire toutes espèces de choses. Quand je n'avais pas d'actes à copier, il me conseillait de lire le Parfait Notaire, la coutume de Paris, le système hypothécaire et cent autres respectables bouquins d'où s'envolaient des nuages de poussière toutes les fois que j'y touchais. Mais ce n'est pas tout cela qui me fit réfléchir et renoncer au notariat. Il y avait vis-à-vis de notre bureau deux autres études de notaires où je ne voyais entrer personne, ou tout au plus un ou deux clients par semaine. Cela me donna à songer que ces deux notaires attendaient la mort de mon patron pour se faire une clientèle, et que par conséquent, il devait y avoir dans notre quartier au moins deux notaires sur trois de plus que ne le demandent les besoins de la consommation. Je pensai qu'il pouvait en être de même ailleurs, et que je courrais risque, après quatre ans d'étude de tenir un bureau vide pendant une dizaine d'années, ce qui doit être très ennuyeux et fort peu profitable. Aussi un beau samedi je fis mes adieux à mon patron qui me dit, après que je lui eusse expliqué mes raisons, qu'il me regrettaît comme clerc, mais in approuvait comme compatriote, d'où je conclus

que les clercs, notaires, et leurs patrons n'appartiennent pas à la même classe du genre humain.

*Jérémie.* — Il me semble, pourtant, que c'est une profession avantageuse. Ça ne doit pas être bien pénible, pour tant d'être assis, devant une table, et de faire couvrir une petite plume, pendant quelques heures, et crac, c'est des uue et des deux piastres que vous accrochez.

*Bonsens.* — Ça te paraît ainsi. Ce me sont pas les heures de travail qui sont pénibles dans ces métiers-là ; ce sont celles d'oisiveté qui doivent être les plus fatigantes. Et puis je t'assure que si l'on te mettait devant un pupitre, et un tas de livres, durant dix heures de la journée, tu trouverais cela plus dur que d'abattre un arbre dans la forêt, que de faucher au grand air, de soigner tes animaux qui te reçoivent avec des signes bien intelligibles de satisfaction, et de reconnaissance. Mais continue, Julien.

*Julien.* — Après être sorti de chez mon notaire, je m'inscrivis pour étudier la médecine. J'allai à l'école, et dès le premier jour, on me mit en présence d'un cadavre à moitié écorché, tout ouvert, et la tête fendue en quatre. Ça me fit mal au cœur, mais pourtant je tins ferme, ne voulant pas paraître plus poule mouillée que les autres. Un professeur d'anatomie vint nous apprendre que nous avions cent quatre-vingt-dix-huit os, dont chacun à sa désignation, et qu'il allait nous enseigner l'ostéologie, la myologie, la splanchnologie, l'angéiologie et la névrologie. Il nous dit que sa partie seule de la science médicale était certaine ; que tout le reste était fort incertain ; que l'on ne procédait en médecine que par comparaison, et avec incertitude, tandis que l'anatomiste, et le chirurgien marchaient, les yeux ouverts. Il nous démontra que la vie tient à moins qu'un fil, qu'une petite veine, un nerf imperceptible, peuvent en se rompant causer notre mort instantanée, sans que toute la science humaine y puisse rien. Cela me découragea. Et puis, cela dépeupla toute l'existence de songer que votre ami qui vous parle peut tomber raide ; parce que vous l'aurez fait rire un peu plus fort que d'habitude, que vous l'aurez invité à diner. Que cette jolie demoiselle que vous voyez si fière d'elle-même, si élégante, si riieuse, si aimable, avec une peau si douce et si rosée portée au dessus, tout comme un affreux singe, des

vertèbres, un os illiaque, des métatarses, des muscles scalènes, des transversaires, épineux, un canal nasal, un œsophage, un duodénum et dix mille autres artères, veines, nerfs et organes qui, tous, peuvent être malades, sans qu'on puisse à coup sûr les guérir.

*Androche.* — Eh bien ! si c'est comme ça, ça ne vaut pas la peine d'étudier tant d'affreux. Il y a un remancheur par chez nous qui nous guérit avec rien du tout. Et puis le bonhomme Colas, rien qu'avec dix ou douze paroles, vous ôte, n'importe quelle maladie. Seulement il faut s'y prendre à temps et avoir la foi.

*Julien.* — Toujours que je n'avais pas été quinze jours chez mon docteur, que j'étais dégoûté. Tous des mains la salle était remplie de gens qui avaient des plaies dégoûtantes, des yeux pleins de matières, des bouches à moitié mangées. Le docteur, lui, j'étais fier comme un prince au milieu de tout cela. Il passait de l'un à l'autre, il les avait et les pansait, leur donnait des opopondes, des onguents, tout cela en riant et en plaisantant comme si cela n'eût pas fait souffrir d'une manière atroce tous ces pauvres diables. Mais moi, cela m'ôtait l'appétit, et toute la nuit j'évoçais dans mes rêves toutes ces images effrayantes qui tournaient et dansaient autour de moi, l'une me montrant un bras saignant, ou une autre une main difforme, tandis qu'une autre voulait m'embrasser avec une bouche sans lèvres. Bref, je me retournai plus chez mon docteur.

*Bonsens.* — Tu as bien fait, mon bon Julien ; parce que, vois-tu, d'après ce que tu viens de nous dire, je pense que tu n'avais pas la vocation, et il n'est pas de profession dans le monde où l'on puisse réussir si on ne l'exerce pas avec goût. Or, pour être docteur, bon docteur, s'entend, il faut pour ainsi dire renoncer à tout, aux relations ordinaires de la vie, à la sensibilité, être prêt en tout temps, à toute heure, à voler à ses malades, qu'ils soient riches ou qu'ils soient pauvres, sans le but de guérir plus encore que dans celui de faire de l'argent ; il faut enfin regarder les plus affreuses blessures avec l'admiration d'un artiste, être la plus belle statue. Un médecin comme celui-là devient alors le bienfaiteur de ses semblables, et reçoit tôt ou tard sa récompense des autres ou de sa propre conscience.

*Julien.*—Alors, je vois que j'ai bien fait d'abandonner la médecine. Je n'étais pas de force, et puis, j'ai cru m'apercevoir aussi que dans cette carrière il y a aussi bien des concurrents. Les docteurs se dévorent les malades. Il en est qui soignent presque pour rien, et je ne me sentais pas d'humeur à passer des années à attendre patiemment des patients, et puis il me semble que, si par hasard, il m'en était mort entre les mains un que j'eusse pu sauver en le traitant autrement, j'en eusse perdu le repos pour toujours. Enfin, j'entrai chez maître Retors, avocat renommé de la ville. J'avoue que je trouvai la profession fort de mon goût au premier abord. On n'est pas obligé de sécher sur le papier. On sort, on rentre, on suit les tribunaux; on y rencontre tous les confrères, et tandis que les médecins sont réduits à se critiquer mutuellement en l'absence les uns des autres, au moins les avocats se déchirent ouvertement et en face. C'est au moins plus gai et plus loyal. Mais ce qui commença à me désenchanter sur la noblesse de la profession fut une scène à laquelle j'assistai en muet. Un homme vint un jour exposer à mon patron une affaire qui me parut fort obscure; ce qui n'empêcha pas maître Retors de lui donner les plus belles espérances et lui dire qu'il n'avait pas le moindre doute sur le succès de son affaire, attendu qu'il avait le bon droit de son côté. Notre homme pourtant ne conclut rien et sortit. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il avait quitté l'étude, lorsque la partie adverse arriva et re-expliqua la difficulté au patron qui l'assura encore qu'il ne voyait pas comment un juge pourrait décider la chose contre lui. Ce client retint mon patron, lui payant pour s'assurer ses services une somme que je ne connais pas, laissa ses papiers et partit. Quand il fut sorti, je hasardai timidement une observation sur la singularité de deux hommes plaçant l'un contre l'autre et ayant tous deux raison?—Mon petit ami, répondit M. Retors, vous êtes encore neuf dans la profession. Quand vous y aurez, comme moi, passé une quarantaine d'années, vous aurez découvert que le client qui paie est toujours pour l'avocat celui qui a raison.—Oui, repliquai-je, mais pour le juge? Ah ma foi! pour le juge, cela dépend beaucoup du tems qu'il fait, du vin qu'il a bu à son diner, de son cordonnier qui lui fait des bottes plus

ou moins justes, des dames qu'il a rencontrées la veille, enfin de mille circonstances qu'il est difficile de déterminer d'avance.

*Jean-Claude.*—C'est pourtant vrai. Quand j'ai eu difficulté avec l'irlandais Tiffin, au sujet de ma taure qui était entrée dans son trelle par une clôture qu'il ne tenait pas en ordre, mon avocat m'a dit qu'il était obligé de raccommoier sa clôture et que le dommage avait été causé par sa faute; et son avocat lui a dit que j'étais obligé de renfermer ou de garder ma taure et qu'il avait droit à des dommages. Nous avons laissé l'affaire à M. Bonsens qui nous a conseillé d'estimer et de partager le dommage, qui s'est monté à trente sous et de raccommoier ensemble la clôture. Nous sommes ainsi restés bons amis et avons sauvé bien du tems et des piastres.

*Julien.*—Vous avez eu probablement raison; mais si tout le monde faisait comme vous je ne sais pas trop comment vivraient tous les avocats déjà régus et tous ceux qui se préparent à l'être. C'est effrayant! Imaginez que toutes les semaines il en arrive par douzaines; aussi je ne sais pas comment tout ce monde là vivrait si les pauvres pères de la campagne ne s'imposaient pas de grandes privations pour entretenir tous ces jeunes messieurs, en attendant que la pratique et la réputation leur soient venues. Vous devez penser que parmi une gente aussi éveillée, aussi rusée, aussi gourmande, aussi soiffarde, les expédients pour se procurer des causes et des effets sont des plus multipliés et des plus ingénieux. Je pourrais passer la nuit entière à vous en raconter, mais cela serait trop long. Je ne vous citerai qu'une seule ruse pour vous montrer à quel point de dégradation l'encombrement d'une noble profession peut entraîner quelques uns de ses membres. On m'a raconté qu'un avocat se fait arrêter le soir par la police afin de passer la nuit au violon avec le rebut de la société et y trouver quelques clients pour le lendemain matin. Si le besoin peut pousser à d'aussi vils moyens les plus malheureux membres du barreau, l'amour du luxe peut en pousser d'autres à des choses moins loyales encore dans une plus haute sphère. Bref, là encore, la peur de la concurrence et d'un long chômage m'ont dégouté de la basoche, et me voici tout désillusionné et tout humble, vous demandant conseil après avoir voulu faire à ma tête.